Zeitschrift: Revue internationale de théologie = Internationale theologische Zeitschrift = International theological review

Band: 17 (1909)

Heft: 65

Buchbesprechung: Bibliographie théologique

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 15.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

BIBLIOGRAPHIE THÉOLOGIQUE.

Lic. O. Baltzer: **Praktische Eschatologie. Die christliche Hoffnung in der gegenwärtigen Evangeliums-Verkündigung** Göttingen 1908. 218 S. Geb. Mk. 3. 80.

Das Buch bildet den 2. Band der von demselben Verlag herausgegebenen „Beiträge zur Gewinnung von Stoffgedanken für Predigt, Seelsorge und Unterricht". Der Verfasser will „eine theoretische Untersuchung der Frage bieten, wie wir die Dogmatik oder hier einen Teil derselben in die gegenwärtige Gemeindeverkündigung umzusetzen haben". Nach einer Übersicht über die bisherige Art der eschatologischen Predigt wird aus dem die Frage behandelnden alt- und neutestamentlichen Stoffe die christliche Hoffnung und die Art ihrer Verkündigung für die Gegenwart festgestellt. Der letzte Abschnitt gibt dann die praktische Anleitung zur Verwirklichung dieser Predigt.

Die Anerkennung der vorliegenden Arbeit wird sich vorwiegend nach der dogmatischen Stellung richten, die man zu ihren grundlegenden Ausführungen einnimmt. Aber auch wenn man hier vielfach nicht zustimmen kann, so wird man doch in der Fülle feiner Gedanken und Beobachtungen reiche Anregung für die eigene Praxis finden. Besonders die Hinweisungen auf die Beispiele moderner Predigt über eschatologische Dinge, z. B. den Tod, im letzten Teile, müssen als sehr wertvoll bezeichnet werden. Wer bei jahrelanger Predigtpraxis sich neue Anregungen geben möchte — und wem täten diese nicht not —, dem ist vorliegende Arbeit zu empfehlen.

Der 1. Band der Sammlung: *Joh. Herzog,* Die Probleme des inneren Lebens in der evangelischen Verkündigung, leistet ähnliche Dienste. G. M.

Dom John CHAPMAN, O. S. B.: **Notes on the early history of the Vulgate Gospels.** Oxford, at the Clarendon Press, 1908, in-8°, 300 p., 16 s.

Ce très savant volume est une précieuse contribution à l'histoire de nos Evangiles. L'auteur a étudié de près de nombreux manuscrits; il en énumère trente-deux. Une telle étude n'est accessible qu'aux spécialistes les plus compétents. On remarquera particulièrement, sans doute, les quatre derniers chapitres, sur les Prologues dits « monarchistes » (p. 238-254): 1. Earlier theories as to the date of the Prologues; 2. Comparisons of matter and style; 3. Resultats of the examination.

Rappelons qn'avant les Prologues mis par St. Jérôme en tête de sa Vulgate, on en lisait d'autres en tête de nombreuses versions alors en usage. Parmi ceux-ci, il y en avait qui étaient lus surtout dans les Eglises qui insistaient particulièrement sur l'unité de Dieu, en opposition contre les explications polythéistes données par des esprits grossiers sur la Trinité chrétienne.

Le monarchisme (étymologiquement, doctrine d'un seul principe) est une doctrine parfaitement exacte: car non seulement il n'y a qu'un seul principe de l'univers et le dualisme manichéen est une erreur manifeste, mais encore il n'y a dans la trinité chrétienne qu'un seul principe. De toutes manières, le monarchisme est donc orthodoxe. Mais les mots les plus orthodoxes ont été dénaturés, et des esprits étroits leur ont fait signifier autre chose. Certains ont prétendu que le monarchisme niait la trinité. De fait, le monarchisme niait le trithéisme, mais non le monothéisme. En affirmant le monothéisme, le monarchisme affirmait du même coup la vraie trinité, celle qui n'est pas négative de l'unité de Dieu; il ne rejetait que la fausse trinité trithéiste. Avec le temps et l'entrée des masses payennes dans l'Eglise, la trinité trithéiste l'a emporté sur l'autre dans beaucoup d'esprits, qui ont ainsi fait passer le monarchisme pour une hérésie.

Les Prologues dits « monarchiques » n'ont jamais été condamnés. C'est aujourd'hui le bénédictin Chapman qui veut les faire passer pour hérétiques et qui essaie de leur donner pour père un prétendu hérétique de la fin du IVe siècle, Priscillien. Cette double thèse est piquante, mais ne paraît être que cela.

Par exemple, il est dit dans le Prologue de Matthieu que le Christ « s'est montré un avec le Père parce qu'il est un »; et Dom Chapman traduit: *quia unus est,* « for He is *one Person* ». Cette traduction est absolument fantaisiste. Il sera malaisé, je crois, de faire croire que les documents de l'ancienne Eglise qui ne se prêtent pas aux fausses interprétations romaines, sont hérétiques, surtout quand ils n'ont pas été condamnés comme tels. Quant à Priscillien, on connaît son histoire et celle de ses calomniateurs. Je crois que la science n'est point avec ces derniers[1]; et fût-il l'auteur des Prologues en question (ce qui est loin d'être prouvé et ce qui n'est aucunement vraisemblable), il n'y aurait là rien d'indigne, ni pour lui, ni pour les Prologues.

Ajoutons une simple remarque. N'est-il pas étonnant que Sulpice Sévère n'ait connu ni la Vulgate de Jérôme, ni même la *Vetus Itala* telle que le Codex Lugdunensis l'a fait connaître, et qu'il n'ait rien dit des Prologues que D. Chapman attribue à Priscillien, lui, Sulpice, qui s'est cependant si fort intéressé à Priscillien? N'y a-t-il pas dans ce silence une sérieuse objection contre l'opinion de D. Chapman? Cette opinion sera sans doute étudiée à fond par les spécialistes.

E. M.

Lic. Dr. Carl Clemen: **Religionsgeschichtliche Erklärung des Neuen Testamentes.** Mit 12 Abbildungen auf 2 Tafeln. Giessen, A. Töpelmann, 1909. 301 S. Geh. Mk. 10, geb. Mk. 11.

Der Verfasser will die Abhängigkeit des im N. T. niedergelegten ältesten Christentums von nichtjüdischen Religionen und philosophischen Systemen *zusammenfassend untersuchen,* indem er die Abhängigkeit vom Judentum in vielen Beziehungen als gegeben voraussetzt, sie jedoch da in Betracht zieht, wo das Judentum in den mit dem Christentum gemeinsamen Punkten selbst wieder von auswärtigen Religionen beeinflusst zu sein scheint. Der grosse Wert des Werkes liegt zunächst in der Zusammenfassung und systematischen Darstellung derjenigen Ergebnisse und Hypothesen, welche die religionsgeschichtliche

---

[1]) Voir la *Revue,* 1894, n. V, p. 1-27, et n. VI, p. 370-372; 1897, n. XVIII, p. 223-237; 1900, n. XXXI, p. 557-565.

Forschung der letzten Jahrzehnte gezeitigt hat. Man übersieht jetzt das Wichtigste in einer klaren Form und ist erstaunt über die gewaltige Fülle des Materials, das hier auf verhältnismässig knappem Raum zusammengebracht ist. Einen erhöhten Wert erhält aber dieses gelehrte Werk dadurch, dass der Verfasser durchaus nicht blindlings zu dem Schema der religionsgeschichtlichen Entwicklung schwört, sondern zu vielen wichtigen *behaupteten* Ergebnissen und Hypothesen derselben sich ablehnend verhält. Über die von ihm befolgte Methode äussert er sich ausführlich S. 10 ff. Dadurch wird seine Kritik und Darstellung auch für alle diejenigen nicht nur brauchbar, sondern geradezu unentbehrlich, die von vornherein das Christentum *nicht* in die religionsgeschichtliche Entwicklung einbegreifen wollen. Sie können sich hier in einer bisher nicht gebotenen Weise orientieren und ihr Urteil vertiefen. G. M.

F.-W. Farrar: **La vie du Christ;** version française de G. Secrétan; édition illustrée de cent planches hors texte et de trois cents dessins historiques et géographiques. Neuchâtel, Zahn, 15 livraisons à 1 fr. 35.

Nos lecteurs connaissent déjà les deux premières livraisons de ce magnifique ouvrage. Nous avons sous les yeux les cinq suivantes. Donc la publication marche activement. Quoique inachevée, elle est déjà un très beau livre de Noël, et c'est à ce titre surtout que nous la recommandons dans la présente livraison. Nous reviendrons sur cette œuvre lorsqu'elle sera terminée. En attendant, il va déjà de soi qu'une œuvre écrite par Farrar et traduite par G. Secrétan est une œuvre religieuse et utile, alors même que certains points de vue de l'auteur ne plaisent pas à tous les lecteurs. La grande figure du Christ Sauveur s'impose, corrigeant tout et suppléant à tout par elle-même. Si un livre doit être lu et relu aujourd'hui, en ces temps d'indifférentisme et d'ignorance religieuse, c'est bien la Vie du Christ. Elle vaut mieux que toutes les théologies: car les commentaires des hommes, souvent erronés, sont toujours au-dessous de la simple doctrine du Maître, même quand ils sont exacts. Le Maître seul a les paroles de la vie éternelle; allons à lui pour redevenir chrétiens, nous que les faux commentaires

des hommes de partis et d'écoles n'ont détournés que trop souvent du vrai christianisme authentique. N'oublions pas que, dès le second siècle, il y a eu des tentatives de déviation, et que plusieurs ont réussi à se faire de nombreux partisans dès les IVe et Ve siècles. C'est ce fait important et trop ignoré qui explique les attaques de tant de penseurs contre le christianisme actuel, malgré l'accord qui devrait se faire de lui-même entre la science et le christianisme, vérité divine. On voit d'où viennent les malentendus : certains théologiens affirment qu'ils viennent de l'orgueil qui leur résiste ; il serait plus exact de dire qu'ils viennent de la fausseté mise par eux à la place de la vérité. Voilà pourquoi il faut revenir à la parole du Christ et à ses actes.

La présente édition, avec ses illustrations, offre tous les attraits artistiques désirables ; elle peut être un livre de famille, pour la lecture du soir, là où parents et enfants ont encore conservé la bonne habitude de faire avant le sommeil une lecture bienfaisante. E. M.

A. Houtin : **Un prêtre marié, Charles Perraud, chanoine honoraire d'Autun, 1831 à 1892.** Paris, 18, rue Cuvier, 1908, 1 fr. 25.

Ce très intéressant volume contient de précieux renseignements sur le prétendu dogme de l'infaillibilité papale et sur le célibat des prêtres romains. L'auteur a emprunté tous ses documents aux papiers qui lui ont été remis par M. Hyacinthe Loyson. C'est donc de l'histoire et non du roman.

Relativement à l'*infaillibilité papale,* nous savons déjà que le Père Gratry, en se soumettant au décret du Vatican, n'a nullement adhéré à ce qu'il a considéré comme une erreur, et que, jusqu'à la fin, il a répété qu'il « n'adorait que la vérité seule ». Il a écrit cela à Dœllinger, non pour le gourmander, mais, au contraire, pour lui donner satisfaction ; il l'a répété dans le même sens à M. Fr. Passy et à Mme Mériman (p. 24-26). Il distinguait « ce qu'il faut maintenir » (la vérité), et « ce que Dieu détruira radicalement » (l'erreur vaticanesque), p. 27. Quant à sa lettre, très claire, à Legouvé, nous avons dit ce qu'il faut en penser (v. *Revue*, avril 1907, p. 370-371). Rien de plus évident.

Relativement au *mariage des prêtres,* la question est aussi tranchée pour nos lecteurs: ils savent que, de droit naturel, tout homme a droit au mariage; que, de droit chrétien, tout chrétien a droit à ce sacrement divin; que de droit ecclésiastique, l'Eglise universelle n'a jamais enseigné l'incompatibilité entre les sacrements du mariage et de l'ordre; que c'est Rome seule qui, tout en permettant le mariage à ses prêtres dans certaines parties de l'Orient, le prohibe en Occident dans des vues aussi erronées qu'intéressées. Rome a donc deux poids et deux mesures dans cette question. Cette attitude double favorise inévitablement la duplicité et l'hypocrisie.

L'hypocrisie romaine est éclatante dans ce volume. Charles Perraud, prêtre en fonction, prédicateur de renom, a aimé une de ses pénitentes, Mme veuve Duval, et ils ont voulu se marier. Au lieu de le faire publiquement et légalement comme le P. Hyacinthe le leur conseillait, ils n'ont pas osé! Madame craignait le scandale, Monsieur craignait de nuire à son frère Adolphe Perraud, qui désirait l'épiscopat. « Charles, qui l'aimait profondément et *qui le savait désireux d'honneurs,* n'aurait pas voulu briser sa carrière » (p. 48). « Mon intérêt à moi, écrivait Charles à M. Loyson, n'est pas tant ce qui me préoccupe que celui de mon frère auquel il ne faut pas que je brise la route au moment même où tout le monde pense qu'il va arriver à l'épiscopat » (p. 49). Donc, Charles préféra concilier les intérêts de tous en bénissant lui-même son propre mariage secrètement, dans une sacristie; l'époux et l'épouse se crurent de bonne foi mariés « devant Dieu ». Lorsqu'Adolphe fut nommé évêque d'Autun, il commença par condamner secrètement son frère, mais il ne tarda pas longtemps à consentir à sa situation. « Mme Duval, sa femme devant Dieu, habite avec lui son nouvel appartement, avenue de Breteuil, 56, *du consentement de l'évêque* » (p. 78). Charles, ne pouvant gagner sa vie que par la prédication, reprit ses sermons un instant interrompus. Voyez la bonté de l'évêque d'Autun, futur cardinal: « L'évêque d'Autun, chez lequel il était alors, voulut qu'il prononçât son premier sermon revêtu des insignes de *chanoine honoraire* de sa cathédrale. *Il lui conféra cette dignité.* Jusque-là Charles l'avait refusée, sous prétexte que sa santé lui interdisait le travail, mais, en réalité, parce qu'ayant la pensée de quitter le clergé, il ne voulait aucune distinction, aucune charge, *afin de s'esquiver plus facilement* » (p. 80).

Donc Charles fut nommé chanoine honoraire d'Autun par son frère, après son mariage secret, qui était parfaitement connu de l'évêque. L'évêque espérait bien que tout resterait secret !

Cette hypocrisie, le bon Père Gratry en a été lui-même atteint, lorsqu'il a montré son ami l'abbé Perreyve « heureux dans son célibat » (p. 11), sachant cependant que « le travail et un amour très pur, mais très profond, consumèrent sa santé » et même qu'il est mort désespéré (p. 10). « L'abbé Perreyve s'était attaché à la fille d'un de ses amis, petite orpheline de père, qu'il avait vue grandir et qui était devenue une ravissante jeune fille. Il répétait *avec désespoir :* « Il n'y a donc « au monde aucun pays où l'on puisse rester prêtre catholique « en se mariant ! » Sur son lit de mort, il demanda instamment à revoir la petite amie qui lui avait inspiré cette passion. La mère, qui savait la nature des sentiments de l'abbé, demanda à son confesseur si elle pouvait mener sa fille lui faire visite. Le confesseur l'interdit énergiquement. Et l'agonie de Perreyve n'en fut que *plus désolée* » (p. 10).

Ce qui augmente encore la culpabilité du P. Gratry, c'est que lui-même, « durant les années 1870-1871, c'est-à-dire fort peu de temps avant sa mort, il avait éprouvé une grande affection pour une dame que l'évêque d'Autun connaissait bien, et cette affection se serait terminée *par un mariage, si ladite dame y avait consenti* » (p. 126). Des éclaircissements sur ce fait seront sans doute publiés plus tard.

Un détail à signaler dans l'attitude de l'évêque Perraud est celui-ci. Connaissant à fond la situation et les sentiments de son frère Charles, il n'eut pas moins l'audace d'écrire, après la mort de ce dernier, à M. Loyson, pour l'engager à sortir de « la situation si douloureuse dans laquelle il s'était engagé depuis plus de vingt ans », et cela au nom de son frère Charles, de Gratry et de Perreyve (p. 124). On devine aisément la réplique que lui fit M. Loyson. Après lui avoir rappelé les faits, il ajouta : « Vous ne pouvez avoir entièrement ignoré ces choses, et c'est pourquoi vous vous méprenez *étrangement,* quand, pour me rappeler *au système de mensonge et de servitude* qui a fait le long et douloureux martyre de votre frère et mon ami, Charles Perraud, vous me citez ses exemples en même

temps que ceux *également récusables* du P. Gratry et de l'abbé Perreyve » (p. 128).

L'évêque méritait cette rude leçon. C'est le lieu de rappeler le portrait, hélas! trop ressemblant, que M. Houtin en a tracé dans son livre: *Evêques et diocèses,* 1re série, p. 17-42.

Bref, ce livre est navrant, en ce sens qu'il met à nu les souffrances morales de ce pauvre abbé Ch. Perraud, et plus encore les lâchetés de caractère auxquelles l'affreux système romain condamne des prêtres comme les Gratry et les Perreyve.

Conclusion: ce n'est ni en attendant que la papauté réforme elle-même sa propre discipline, ni en se soumettant aveuglément à une hiérarchie manifestement coupable qu'on sauvera l'Eglise; c'est en plaçant les intérêts du christianisme au-dessus de la hiérarchie romaine et de la papauté, c'est en agissant eux-mêmes d'après leur conscience d'hommes et de chrétiens que les prêtres et les fidèles sortiront de l'impasse désastreuse et hypocrite où Rome, depuis des siècles, les accule honteusement. Ne fût-ce déjà que sur ce point particulier si important, l'Eglise ancienne-catholique a rendu à la cause chrétienne un immense service; elle a libéré les prêtres d'un joug immoral et rendu à leur mariage l'honneur du grand jour et la dignité publique du sacrement, et, de plus, elle a épargné aux fidèles les scandales journaliers dont l'Eglise romaine subit le déshonneur. L'avenir sera reconnaissant à l'Eglise ancienne-catholique. E. M.

Lic. Dr. A. W. Hunzinger: **Probleme und Aufgaben der gegenwärtigen systematischen Theologie.** Leipzig 1909. 199 S. Mk. 3. 60.

Der grundlegende und besonders wertvolle Abschnitt des Werkes ist die Untersuchung über die in einem grossen Teile der modernen Theologie herrschend gewordene *religionsgeschichtliche Methode.* Bei aller Anerkennung der grossen und zum Teil recht fruchtbringenden Arbeit, die diese Methode gezeitigt hat, muss sich der Verfasser doch zu ihren Voraussetzungen und Folgerungen, als der zwangsweisen Entwicklung auch für die Religion bezw. Religionen, durchaus ablehnend verhalten. Da-

mit ist von selbst der Weg gewiesen zu der folgenden Abhandlung, die das Christentum als eine einzigartige, *absolute Grösse* und Religion darstellt. Als Grundlage des Beweises für diese Absolutheit ist eine *Religionsphilosophie* erforderlich, die das Christentum unter strenger Wahrung seines einzigartigen und supranaturalen Charakters „in einen wissenschaftlich einwandfreien und widerspruchlosen Zusammenhang mit der gesamten Wirklichkeit stellt, und ihm so einen unanfechtbaren Anschluss an das Geistesleben der Gegenwart sichert". Ein weiteres Mittel zum Erweise, dass die christliche Religion nicht im Rahmen der Entwicklungstheorie steht, ist eine entsprechende *Apologetik*. Hierfür werden nach einem geschichtlichen Überblick (S. 123 ff.) und einer theoretischen Abgrenzung gegen die Aufgaben der eigentlichen Religionsphilosophie die Grundzüge festgestellt. Sie soll eine kritische Ermittlung und einheitliche Darstellung aller prinzipiellen Sätze sein, die das Christentum zu einer wirklichen Weltanschauung machen im Gegensatz zu den modernen Theorien, die einen solchen Anspruch erheben.

Das inhaltreiche Buch sei allen empfohlen, die in den theologischen Kämpfen der Gegenwart nach einer positiven Orientierung suchen. G. M.

D. Mart. Kähler: **Wiedergeboren durch die Auferstehung Jesu Christi.** 2. Aufl. Leipzig 1908. 124 S. Mk. 2. 10.

Ein echter Kähler in seiner geistvollen Tiefe, voll Gläubigkeit und innerer Freiheit, erquicken diese Osterbetrachtungen Geist und Gemüt in gleicher Weise. Wir haben mit dem Verfasser den Wunsch, dass sie manchen dazu helfen möchten, „sich darüber klar zu werden, was man an dem lebendigen Osterfürsten haben kann, was er uns sein wollte und sein will, was seine Boten an ihm hatten. Vielleicht, dass dann diesem und jenem der Mut wächst. Bisher barg er vor dem weit verbreiteten Vorurteile gegen das Wunder seinen Osterglauben zaghaft in einem verborgenen Winkel seines Herzens, holte ihn wohl in bangen Stunden beim Gedanken an das Ende hervor, aber in seinem Alltagschristentum nahm dieser Glaube keine herrschende Stelle ein. Hört er mit mir auf Jesu eigene Worte, vernimmt er den Widerhall in der apostolischen Predigt nach

Ostern, dann versucht er's vielleicht getrost noch einmal mit dem Lebendigen.“ G. M.

A. Luchaire: **Innocent III. — T. V. Les royautés vassales du St. Siège. — T. VI. Le Concile de Latran et la Réforme de l'Eglise.** Paris, Hachette, 1908, fr. 3. 50 le vol.

Il semble que l'auteur ait attendu la fin de son œuvre et la terminaison de la Table spéciale de ses six volumes, pour disparaître lui-même de ce monde. Sa mort a été annoncée, effectivement, avec l'apparition du dernier volume. Rendons hommage à cet historien sérieux et laborieux, qui fait honneur à l'Université de France, bien qu'il n'ait pas eu le courage, à mon avis, de tirer les conséquences politico-ecclésiastiques qui découlent logiquement des faits racontés par lui. Il est rare qu'on ne soit pas épris du héros qu'on a choisi; Innocent III a été, en somme, surfait, même par M. Luchaire, qui a dû cependant en voir toutes les erreurs.

Si ce pape avait réellement voulu réconcilier les rois qui étaient en guerre entre eux, de manière à pacifier l'Europe et à lui inspirer de grandes choses, on ne pourrait que l'admirer. Mais il n'a jamais poursuivi que son propre intérêt, non certes la grandeur de l'Europe, mais exclusivement celle de la papauté. Continuateur de Grégoire VII, il n'a eu d'autre souci que d'affirmer et de fortifier la théocratie spirituelle et temporelle de la papauté, et toutes ses visées, tous ses efforts ont porté sur cette double œuvre, qu'il faut enfin déclarer *antichrétienne*. Assez longtemps le christianisme a été dénaturé et compromis par la politique perturbatrice de Rome et de ses agents; il n'est que temps de le rétablir dans sa vérité religieuse. On ne pourra désormais le sauver qu'à cette condition. Les historiens français, même universitaires, n'ont été que trop souvent illusionnés par les prétendues grandeurs de la papauté, grandeurs qu'ils ont faussement cru devoir annexer à celles de la France; M. Luchaire a été du nombre. Heureusement, grâce à son honnêteté, les lecteurs trouveront dans son œuvre de nombreux documents propres à éclairer ceux qui voudront être éclairés.

Dans le T. V, notamment, on verra dans la péninsule ibérique, chez les Magyars et les Slaves, en Angleterre et en France, les prétentions très formelles d'Innocent III à la domi-

nation universelle, d'une part, et, d'autre part, les résistances des Etats, résistances tantôt trop faibles, tantôt énergiques momentanément.

Les lecteurs attentifs remarqueront les trois courants qui se partageaient les esprits. Le courant ultramontain, absolu, du pape lui-même, qui prétendait être non seulement le vicaire de Pierre, mais même le vicaire de Dieu *(vice Dei)*, et cela de droit divin. « C'est comme vicaire de Dieu, avoue M. Vacandard[1], que le souverain pontife dispose des couronnes dans les Etats chrétiens. La cession que les rois font de leurs droits entre ses mains n'est que la reconnaissance publique d'un droit qui lui vient de plus haut; Dieu et les hommes s'accordent pour faire des royautés fidèles les vassales du pape. » Un second courant était celui des romanistes qui n'osaient pas aller jusque-là, mais qui reconnaissaient tout de même que les peuples et les rois, du moment qu'ils se disaient chrétiens, se subordonnaient à l'autorité papale; ils croyaient que le titre de chrétiens entraînait cette subordination; c'était erroné, mais c'était reçu; on l'admettait les yeux fermés; on prenait ainsi l'engagement de ne commander et de n'obéir que dans les limites fixées par le pape, lequel pouvait ainsi, d'après le droit commun du temps, déposer les rois et priver les peuples du droit d'élection royale. Comme certains princes ou rois s'étaient engagés à payer un cens à l'Eglise romaine, celle-ci en concluait que la dépendance financière imposait la sujétion politique. En somme, ce second courant aboutissait, pratiquement, au même vasselage que le premier. Le troisième était le courant de l'indépendance, qui déniait au pape tout pouvoir, soit direct, soit indirect, sur les royaumes temporels. C'était le vrai, celui qui précisait nettement la notion de l'Eglise et la notion de l'Etat: « rendez à Dieu les choses qui sont de Dieu et à César celles qui sont de César ».

On lira avec un vif intérêt les démêlés de Jean sans Terre et de Richard Cœur de Lion avec Innocent III, les habiletés de ce dernier pour se les soumettre, et la triste situation faite à l'Angleterre, à cette époque, par suite de sa soumission, même politique, à la papauté. « Jusqu'en 1213, dit M. Luchaire, Jean a lutté sans relâche contre l'Eglise intérieure et exté-

---

[1]) *Revue du clergé français*, 15 novembre 1908, p. 436.

rieure, les moines, les évêques, le pape, et personnifié la résistance des gouvernements laïques et nationaux à la domination de l'Eglise universelle. En 1213, il s'est soumis : devenu le roi des prêtres, il n'a plus gouverné que par l'entremise d'un cardinal son royaume *officiellement annexé au domaine temporel* d'Innocent III. L'intérêt du spectacle est dans cette volte-face et ce coup de théâtre, amenés non par un changement d'opinion, mais par l'effet de la nécessité politique sur un tempérament instable... (p. 182). Les vices de son frère Richard subsistèrent chez Jean, exagérés (surtout la débauche brutale, ignominieuse), et l'impossibilité de garder la mesure et de maîtriser ses passions comme ses appétits, l'entraîna à d'irréparables maladresses. Il n'avait ni le sens politique d'Henri II, ni la bravoure crâne de Richard. Il différait d'eux surtout par une souplesse d'hypocrisie et une facilité à se dérober, même à s'aplatir devant le danger, qui expliquent et ses fréquentes reculades et son revirement définitif » (p. 183). Il faut lire l'intéressant dialogue du roi Jean et du légat Pandolfo, en 1212 (p. 216-221). Bref, « le roi n'en était pas seulement réduit à capituler : il abdiquait... Deux jours après la convention de Douvres, Jean résignait sa couronne entre les mains du légat, plaçait son Etat dans le domaine de St. Pierre et se déclarait vassal et tributaire du St. Siège pour ses royaumes d'Angleterre et d'Irlande, au cens de mille livres sterling. Le pape devenait le haut seigneur, le vrai souverain de la terre britannique » (p. 225). Voir aussi pp. 226-229, 239, etc.

En France, Philippe-Auguste eut un peu plus de dignité. « Dans les documents qui nous instruisent des rapports de Ph.-A. avec Rome, pas un mot ne permet de dire que la royauté capétienne ait accepté ou subi la suzeraineté effective du pape. L'esprit d'indépendance chez elle avait de si profondes racines qu'elle put résister au prestige et à la volonté du dominateur devant qui le monde se courbait » (p. 274).

L'histoire du Concile de Latran est aussi fort curieuse. Je regrette de ne pouvoir l'analyser ici. Qu'il suffise de remarquer qu'à cette époque, dans toutes les Eglises locales, régnait encore un esprit de religieuse liberté ; partout, des protestations et des résistances contre la tyrannie romaine. « La comédie, dit M. Luchaire, c'est-à-dire l'emploi de toutes les ruses, de toutes les mesures dilatoires et de tous les expédients de pro-

cédure par lesquels les chapitres tâchent d'éluder les ordres du pape, on la voit se jouer à Milan en 1198, à Poitiers, à Langres en 1206, à Magdebourg, à Trévise en 1198, à Limoges, à Plaisance en 1202, etc.... Que prouve cette énumération? La réalité d'un des faits les plus généraux et les plus curieux de l'histoire ecclésiastique du moyen âge : les tentatives d'indépendance des Eglises locales, leur rebellion déclarée contre le pouvoir du chef de l'Eglise universelle » (p. 189). Celui que M. Luchaire appelle si complaisamment « le chef de l'Eglise universelle » n'était que l'évêque de Rome, et rien n'était plus naturel, plus logique, plus chrétien, de la part des Eglises, de défendre leurs droits contre le perturbateur de l'Eglise universelle.

E. MICHAUD.

Paul PERDRIZET : **Etude sur le « Speculum humanæ salvationis ».** Paris, Champion, 1908, gr. in-8°, 178 p.

Cet ouvrage a un triple mérite. *D'abord,* c'est une contribution très savante à l'histoire de l'art au moyen âge, à l'iconographie, aux miniatures de manuscrits, enluminures, verrières, à la bibliographie des ouvrages illustrés, etc., toutes choses que mon incompétence ne me permet pas de louer autant qu'elles le méritent; l'érudition de l'auteur sur ce point me paraît énorme. *Ensuite,* cet ouvrage est un modèle de discussion et de critique historique; il doit être minutieusement étudié par quiconque veut apprendre par quels procédés on peut découvrir l'auteur d'un livre, la date de sa composition, son lieu d'origine, les sources dans lesquelles l'auteur a puisé. Les difficultés relatives à ces questions étaient grandes dans le cas présent; M. Perdrizet en a triomphé avec une incomparable sûreté de méthode, méthode servie d'ailleurs par une érudition du meilleur aloi. *Enfin,* cet ouvrage donne du moyen âge une caractéristique très exacte, et je suis heureux de pouvoir l'invoquer comme confirmation de celle que j'ai publiée ici même [1]).

Ce volume contient, pour le théologien, une telle richesse de détails que, ne pouvant les citer tous, je suis fort embarrassé de choisir.

---

[1]) Voir la *Revue* de 1900, n° 30, p. 240-262.

Nos lecteurs orientaux me sauront gré de leur signaler le rapprochement que fait l'auteur entre l'art byzantin et l'art religieux d'Italie (p. 153). Ils pourront le compléter par ses réflexions sur les différences entre le symbolisme figuratif français à partir du douzième siècle et l'art germanique (p. 122-123, 144-145).

On remarquera l'appréciation de l'auteur sur la *scolastique:* « La scolastique a cru pouvoir soumettre à l'autorité la science et la philosophie, qui ne relèvent que de la raison, et introduire la raison et le raisonnement dans *la théologie, qui est affaire d'autorité.* C'est pourquoi l'œuvre de la scolastique est une œuvre absurde et vaine, aussi inutile et encombrante, dans le bilan de la pensée humaine, que l'astrologie, par exemple, ou l'occultisme. La scolastique est une fausse science, une fausse philosophie, une fausse théologie. Il n'y a pas eu, au XIVe siècle, perversion de la scolastique, car la scolastique a toujours été pervertie » (p. 164).

Je souscris des deux mains à ce jugement sur la *scolastique*, qui, en s'appuyant sur la science et la philosophie d'Aristote, n'a pu être, en très grande partie, qu'une fausse science et une fausse philosophie, et qui, en ignorant absolument les règles de la critique historique et de la critique exégétique, n'a pu être qu'une « fausse théologie ». Elle a été une fausse théologie encore pour un autre motif, parce que, comme le remarque M. Perdrizet, elle a fait de la théologie *d'autorité* et non *de raison.* Que le *dogme* relève de l'autorité, c'est évident, puisqu'il est l'enseignement même du Christ et que la connaissance de cet enseignement relève de l'histoire, laquelle s'impose de par l'autorité du fait. Mais la théologie n'est pas le dogme; elle est une science du dogme, et, comme toutes les sciences, elle relève, elle aussi, de la raison. De fait, Rome a confondu le dogme et la théologie, et elle a faussé ainsi la théologie par son autoritarisme; mais nous, catholiques indépendants de Rome, nous rendons à la théologie ses droits à être raisonnable et scientifique, comme nous affranchissons aussi les dogmes du joug de la papauté, en les rétablissant dans leur être primitif d'« enseignements du Christ », témoignés et conservés non par le pape seul, mais par l'Eglise universelle, constante et unanime. S'il y a quelque divergence entre notre conception de la théologie et celle de M. Perdrizet, elle

ne saurait nous séparer dans notre appréciation de la scolastique même.

Ce que l'auteur dit du symbolisme figuratif n'est pas moins remarquable. « Le symbolisme figuratif relève non de la scolastique, mais de la mystique . . . L'A. T. racontait que Jonas fut vomi par la baleine; le N., que Jésus sortit vivant du sépulcre. Le mystique rapproche les deux faits; leur analogie le convainc que l'un a été la figure de l'autre. Symbolisme figuratif et scolastique ont eu à la même époque leur floraison, mais leur histoire n'est pas la même. Car le symbolisme figuratif date de plus haut que la scolastique » (p. 164). De fait, M. P. a remarqué lui-même que le Christ a interprété figurativement plusieurs textes de l'A. T., et que la méthode figurative a été pratiquée surtout par Origène en Orient et par Augustin en Occident. M. P. a montré, avec une grande surabondance d'érudition, que le moyen âge a usé et abusé de cette méthode dans ses interprétations soit théologiques, soit artistiques. Il n'a pas eu occasion de relever les abus opposés de littéralisme matérialiste commis à la même époque, abus qui ont vicié la théologie scolastique non moins que le figurisme outré. La transsubstantiation matérielle, la conception miraculeuse, telles que les théologiens scolastiques les ont expliquées, sont des abus de ce littéralisme. L'interprétation purement *spirituelle* et *morale* était trop fine dans sa vérité pour être saisie des foules et pour leur suffire. Ce juste et sage milieu a été délaissé par les esprits excessifs, qui se sont portés soit vers le matérialisme de la lettre qui tue, soit vers les fantaisies ultra-mystiques du sens accommodatice, lequel ne tue pas moins. Ce sont celles-ci que Pascal appelait des figures « tirées par les cheveux », pour les distinguer des figures « claires et démonstratives », fondées sur le sens poétique et moral, qui est spirituel et rationnel.

La naïveté des raisonnements scolastiques apparaît notamment dans le détail suivant, que M. P. a si judicieusement relevé. « Les *Concordances* de l'abbé Ulrich de Lilienfeld, où les *fables* des *libri naturales* s'allient de *si étrange* façon à l'exégèse typologique, nous amènent à dire quelques mots d'un autre produit, non moins *curieux,* du genre auquel appartient le *Speculum humanæ Salvationis.* « Pourquoi une Vierge ne « peut-elle enfanter? Une poule ne fait-elle pas des œufs sans

« coq? Qui les distingue par dehors d'avec les autres? Et qui « nous dit que la poule n'y peut former ce germe aussi bien « que le coq?» Ces questions déconcertantes se lisent dans les *Pensées* de Pascal. Et nous lisons dans Rabelais: « L'enfant « (Gargantua) sortit par l'aureille senestre. Je me doubte que « ne croyez asseurément ceste estrange nativité. Si ne le croyez, « ie ne m'en soucie, mais ung homme de bien, ung homme de « bon sens croit tousiours ce qu'on luy dict et qu'il trouve par « escrit. Ne dict saint Paul: *Caritas omnia credit?* Pourquoy « ne le croiriez-vous?... Si le vouloir de Dieu tel eust esté, « diriez-vous qu'il ne l'eust peu faire? Je vous dy que a Dieu « rien n'est impossible. Et, s'il vouloit, les femmes auroyent « doresnavant ainsi leurs enfants par l'aureille. Bacchus ne « feut-il pas engendré par la cuisse de Jupiter?...» Peut-être, pour comprendre la pensée que Rabelais avait derrière la tête en écrivant ceci, et pour rattacher les questions de Pascal aux raisonnements analogues des mystiques antérieurs, conviendrait-il de relire l'ouvrage composé, au début du XVe siècle, par Franz de Retz, dominicain, professeur de théologie à l'Université de Vienne, de 1385 à 1411, sous ce titre: *Defensorium inviolatæ virginitatis beatæ Mariæ.* C'est un livre à images, qui a inspiré, lui aussi, l'art symbolique du XVe siècle. L'auteur s'est proposé de rechercher dans l'histoire humaine, tant profane que sacrée, et dans l'histoire naturelle, tous les faits qui lui paraissent aussi invraisemblables, et pourtant aussi vrais, que la virginité sans lésion de la mère de Dieu. Si la vestale Tuscia, demande-t-il, a pu, comme le raconte St. Augustin, porter de l'eau dans un tamis, *pourquoi* Dieu n'aurait-il pas pu être enfanté par une vierge? Si le lion, par son rugissement, peut ressusciter ses petits, *pourquoi* le Dieu de vie n'aurait-il pas pu être enfanté par une vierge? Et ainsi de suite. Sous ces raisonnements par analogie, on reconnaît sans peine la typologie de nos figuratifs» (p. 142-144).

Notons une hypothèse curieuse (p. 92): ce seraient certaines images de la divinité féminine des Egyptiens, Isis, représentée allaitant l'enfant Horus, qui doivent avoir donné naissance à la légende d'après laquelle lors de la fuite en Egypte, lorsque la Vierge et l'Enfant entrèrent dans ce pays, toutes les idoles tombèrent et se brisèrent. Cette légende, que le Moyen Age a souvent racontée et représentée, proviendrait, d'après le

Speculum, du Pseudo-Epiphane». Il s'agit du *Περὶ τῶν προφητῶν,* attribué à tort à St. Epiphane, évêque de Constantia en Chypre («moine violent, injurieux et borné», voir Mgr Battifol, anc. litt. chrét. I, 309).

M. Perdrizet remarque (p. 22) que les Evangiles apocryphes ont fait à Marie une assez grande place, tandis que les Evangiles canoniques l'ont laissée dans de grandes ombres. «Dans le *Protévangile de Jacques,* il n'y a pas grands détails encore sur la vie cloîtrée de la Vierge; ils sont déjà beaucoup plus abondants dans le *Pseudo-Matthieu.* On *imagina* que dans le Temple aurait existé un couvent de nonnes... La jeune Vierge Marie devint le modèle des nonnains. On conçoit combien l'état de religieuse croissait en dignité du moment où il était admis que la Vierge, avant son mariage, avait vécu sept années (nombre mystique), de 7 à 14 ans, de la vie des moniales.»

Je regrette de devoir arrêter ici ce trop modeste compte-rendu. Mais M. P. est de ces jeunes auteurs qui n'ont pas dit leur dernier mot et dont les vieux auront encore beaucoup à apprendre. J'aurai grand plaisir à parler, ici même, de sa *Vierge de Miséricorde,* ainsi que de ses études sur le gnosticisme.

E. Michaud.

Dr. Riggenbach: **Die Auferstehung Jesu.** 2. verbess. Auflage. 39 S. 45 Pfg.

Dr. von Orelli: **Der Knecht Jahwes im Jesajabuche.** 46 S. 50 Pfg.

Dr. R. Seeberg: **Offenbarung und Inspiration.** 77 S. Mk. 1.

D. S. Oettli: **Die revidierte Lutherbibel.** 53 S. 60 Pfg.

Obige Abhandlungen bilden die Hefte 5 der I. Serie; 6, 7/8 und 9 der II. Serie der *Biblischen Zeit- und Streitfragen* (Edwin Runge, Gr. Lichterfelde-Berlin 1908), die wir wiederholt wegen ihrer prächtigen Ausstattung, vor allem aber um ihres dem positiven Christentum in hervorragender Weise dienenden Inhaltes empfehlen.

Riggenbach stellt die Auferstehung Jesu entgegen modern „christlichen" Anschauungen als das Fundament des Glaubens und der Gemeinschaft in Christo fest, indem er die Quellen der Auferstehungsgeschichte untersucht und daraus den geschichtlichen Tatbestand folgert, der weder in der subjektiven,

noch in der objektiven (von Gott und Christus bewirkten) Visionshypothese der Jünger seine Erklärung findet.

Die Schrift *von Orellis* erklärt den „Knecht Jahwes“ in Deuterojesaja teils als Kollektivbezeichnung für Israel, teils als eine reale, vollkommene Persönlichkeit, „ein Heros im Leiden wie im Tun“, der nicht als König wie David und Salomo über Israel herrscht, sondern „einer, der genug Leidensgehorsam und Geduld bis zum Tode hat, um sich durch das Widerstreben seines Volkes nicht irre machen zu lassen und auch den Weltmächten Zeugnis abzulegen von einer geistigen Grösse, die sie nicht haben und nicht kennen, von der sie deshalb überwunden werden sollen“. Dieser Eine ist teils der Wirklichkeit angepasst, in der der Prophet lebt, teils hebt er sich merklich von ihr ab als ein Wunderbarer, den die Zukunft bringen wird. Den Schluss der Schrift bildet der Nachweis der Verwendung des Knechtes Jahwes im Neuen Testamente.

Seebergs Abhandlung geht von der Erwägung aus, wie die altersgraue Mauer der *Verbalinspiration* der Bibel bei allen theologischen Richtungen gefallen ist, und untersucht die Frage, was wir als gläubige Christen an deren Stelle zu setzen haben. Grundlegend ist für die Beantwortung der Begriff der Offenbarung, die sich in Taten und Worten Gottes vollzieht und in der Bibel ihre menschliche Urkunde hat, insofern sie das *Verständnis* der Offenbarung von seiten ihrer ersten Empfänger darstellt: „Die schöpferische Kraft der Offenbarung zur Erzeugung dieses Verständnisses und der Fähigkeit, es zu dauernd verständlichem Ausdruck zu bringen, ist eben die *Inspiration.*“

Oettli spricht sich mit grossem Freimute über die „revidierte“ Lutherbibel aus. Er weist nach, wie die zur Revision eingesetzte Kommission in durchaus falscher und am wenigsten im Sinne Luthers selbst gehandhabter Pietät weniger als halbe Arbeit getan hat, indem sie namentlich das Gebot der *Treue* gegen den heute erforschten Bibelsinn *nicht* beobachtete. Auch das Sprachgewand selbst ist zu beanstanden: „Die Bibel erfüllt ihre Mission an den Kindern jeder Zeit dann am sichersten, wenn sie in der edleren Sprache ihrer Gegenwart zu ihnen redet.“ Sehr interessant sind die Nachweise solcher Antiquitäten, „die in jedem Tertianeraufsatz rot angestrichen würden“, sowie das Verzeichnis tatsächlicher Unrichtigkeiten (S. 22—52).

G. M.

B. Russel: **La philosophie de Leibniz**; trad. de l'anglais par J. Ray. Paris, Alcan, in-8°, 1908, 3 fr. 75.

M. Russel remarque avec raison qu'il y a deux manières d'étudier la philosophie: l'une, surtout historique, qui accorde aux *rapports* des systèmes tant d'attention qu'elle néglige les systèmes eux-mêmes; l'autre, surtout philosophique, qui étudie surtout les *idées* elles-mêmes et en elles-mêmes. M. Russel est partisan de la seconde, d'autant plus que, en ce qui concerne Leibniz, « la tâche plus proprement philosophique semble être encore à accomplir », dit-il. Sans doute, il y a déjà les travaux d'Erdmann, de Dillmann, etc.; mais un point de vue nouveau a été découvert par lui. Après avoir lu le « Discours de métaphysique » et les Lettres à Arnauld, « Soudain, dit-il, un flot de lumière inonda jusqu'aux recoins les plus retirés de l'édifice philosophique de Leibniz. Je vis comment ses fondations étaient creusées et comment la superstructure jaillissait d'elles. Il m'apparaissait que ce système (la monadologie) qui semblait fantastique pouvait se déduire d'un petit nombre de prémisses simples que, dans les conclusions que Leibniz en a tirées, bien des philosophes, sinon presque tous, eussent volontiers admises. Il ne me semblait pas déraisonnable d'espérer que les passages qui m'avaient paru tout illuminer produiraient sur d'autres la même impression. J'ai donc, dans ce qui suit, commencé par les doctrines contenues dans ces passages, et cherché autant que possible à montrer que *la théorie des monades se déduit rigoureusement d'un petit nombre de prémisses*. La monade apparaît donc, non pas au début de l'exposition, mais au bout d'une longue chaîne préliminaire de raisonnements. Et il faut admettre, je crois, que si cet exposé est correct, la valeur de Leibniz comme philosophe est *bien plus grande que celle qui se dégagerait des expositions traditionnelles* » (p. IX).

M. Lévy-Brühl, qui connaît aussi Leibniz, n'ose pas dire que M. Russel a tranché la question; mais il avoue que certaines parties ont été reconstruites par lui d'une manière tout à fait remarquable. Il faut donc lire cet ouvrage avec une grande attention; noter les cinq principales prémisses desquelles M. Russel croit que toute la philosophie de L. est sortie (p. 5-8), et suivre de près les chapitres qui en sont l'explication. Les théologiens approfondiront en particulier le ch. IV (la concep-

tion de la substance), le ch. VII (la philosophie de la dynamique), le ch. XII (l'âme et le corps), le ch. XV (les preuves de l'existence de Dieu), et le ch. XVI (la morale de Leibniz).

Ces questions sont trop graves et trop difficiles pour être étudiées dans une simple notice bibliographique. J'y reviendrai plus tard; les occasions manqueront d'autant moins que Leibniz est un sujet « éternel ». Toutefois, en attendant, il importe de remarquer que M. Russel est loin d'être toujours clair. Il a des chapitres qui sont même de très sombres forêts; l'obscurité y est d'autant plus profonde qu'au lieu de se borner à exposer simplement la philosophie de Leibniz (ce qui serait déjà un travail difficile), il prétend la discuter et la réfuter, ce qui est une très grosse complication, et cela, dans un langage très scolastique et qui fait regretter quelquefois celui de Kant. Les « profonds » se moquent quelquefois de la clarté française. Combien plus profonds ne seraient-ils pas, s'ils la possédaient quelque peu! En outre, non seulement M. Russel n'est pas toujours clair, mais il est quelquefois très subtil, spécieux, je dirais même injuste, en ce sens qu'il accuse Leibniz d'être tombé dans des contradictions et des confusions qui me semblent être plutôt dans son propre esprit que dans celui de Leibniz. Le chapitre sur les preuves de l'existence de Dieu me semble particulièrement faible. Si M. Russel se permet de traiter Leibnitz comme théologien de « champion de l'ignorance et de l'obscurantisme » (p. 226), on peut se demander comment Leibniz jugerait à son tour la théologie de M. Russel. E. M.

S. Ch. Schirlitz : **Griechisch-Deutsches Wörterbuch zum N. T.** Neu bearbeitet von Th. Eger, VI^te^ durchgesehene Auflage. Giessen, Roth, 1908, M. 6 (brosch.), 7. 50 (geb.).

Quoi qu'il advienne de la langue grecque dans notre Occident, qui est de plus en plus absorbé et surmené par les progrès des sciences et par leurs nombreuses applications à la vie pratique, et même s'il arrive que la connaissance de cette langue soit considérée comme entraînant avec elle plus de sacrifices que d'avantages pratiques, donc en poussant les choses au pire, on pourra toujours soutenir que la connaissance de cette langue et de cette littérature sera nécessaire aux clergés

pour l'exacte intelligence de la Bible et des Pères grecs. C'est plus qu'il n'en faut pour qu'un ouvrage comme celui-ci s'impose aux étudiants en théologie, ainsi qu'aux paléologues, aux archivistes, aux bibliothécaires. Son succès dispense de toute recommandation. L'auteur ne s'est pas borné à donner une sèche traduction des mots; il les a encore expliqués, en citant les passages où ils ont été employés et qui justifient son explication; citations et explications, toutes de bon aloi, exclusivement objectives et instructives. Lire ce dictionnaire est une vraie promenade théologique, en même temps qu'un exercice philologique, aussi agréable qu'intéressant.

Dr. J. Fr. Ritter von Schulte: **Lebenserinnerungen. II. Band: Kirchenpolitische Aufsätze.** Giessen, E. Roth, in-8°, Mk. 6.— u. 7. 50, 1909.

Der erste Band dieser Lebenserinnerungen erschien im Frühjahr und begegnete berechtigtem Aufsehen, das in dem Absatz von 3 Auflagen im Laufe von 6 Monaten seinen praktischen Ausdruck fand. Viele hochinteressante Episoden von geschichtlich hoher Bedeutung gingen aus dem Werke in die Presse über und übten grossen Eindruck auf das grosse Publikum aus. Der zweite soeben erschienene Band der Lebenserinnerungen des bedeutenden Kirchenrechtslehrers und Parlamentariers wird nicht weniger das allgemeine Interesse finden, denn er bringt in 27 Artikeln eine Darstellung des Ultramontanismus, wie solche bisher noch nicht existiert und wie sie nur eine Persönlichkeit geben konnte, die ein Menschenalter hindurch kraftvoll und mannhaft als Führer im Kampfe gegen den Ultramontanismus gestanden hat. In zehn Aufsätzen finden wir die Entwürfe der kirchenpolitischen Gesetze Preussens behandelt. Der Verfasser legt darin den Inhalt und ihren rechtlichen Standpunkt dar, zeigt die Schwächen derselben und weist nach, wie sich die Gesetze bessern liessen. Einzelne Kapitel wieder beschäftigen sich mit Gegenständen, die mit dem Kulturkampfe in Verbindung stehen: Orden, Kongregationen, Stellung der Bischöfe und der Staaten zum Papste, Haltung Leos XIII. und anderes. Hochinteressant sind die Kapitel über den Ultramontanismus, seine Entstehung in Frank-

reich, seine Verpflanzung nach Deutschland, sein System nach den verschiedensten Richtungen hin, die vom Ultramontanismus angewendeten Mittel, sein finanzielles Wirken, sein Verhalten zur Schule, über die ultramontane Wissenschaft und über seine Presse. — Der Verfasser hat hier ein reiches dokumentarisches, statistisches Material öffentlich festgelegt, das bleibenden Wert behalten und ganz besonderes Interesse finden muss. In zwei Kapiteln finden wir ferner eine kurze aber gründliche Geschichte der preussischen Kirchenpolitik des 19. Jahrhunderts und an diese schliesst sich der Nachweis, der nach allen Seiten hin erschöpfend und klar einleuchtend gegeben ist, mit welchen Mitteln und auf welchem Wege eines organischen Gesetzes es nur möglich ist, die Stellung des Staates zur römischen Kirche gründlich und dauernd zu regeln. Für die preussischen kirchenpolitischen Kämpfe jener Zeit, noch mehr für die richtige Beurteilung der römischen Hierarchie bietet dieser Band eine unentbehrliche Fundgrube des wichtigsten Materials und darum ist das Werk für jede öffentliche Bibliothek ein notwendiges Dokument von historischem Wert. Jeder Leser wird seine helle Freude an der kernigen Sprache haben, die so recht den mannhaften Parlamentarier und Dozenten zeigt, der seinen Stoff in geistiger Beherrschung zu meistern versteht. Wer sich mit der Geschichte der katholischen Kirche und des Ultramontanismus zu beschäftigen hat, wird aus diesem Werke sehr viel lernen können; es sei als eine sehr wertvolle literarische Gabe auf das angelegentlichste empfohlen.

J. Serre: **La religion de l'esprit large,** 2e édition. Paris, E. Nourry, 246 p., 2 fr. 50.

L'auteur prie que l'on ne confonde pas «esprit large» et «esprit vague». «En religion, l'esprit *vague*, dit-il, s'exprime populairement par ces formules: — Toutes les religions sont bonnes, la religion de l'honnête homme suffit; etc. — Et, certes, de profondes vérités se cachent sous ces imprécisions dangereuses; mais elles ont besoin d'être transposées dans la lumière de l'esprit large. La forme la plus haute comme la plus raffinée de l'esprit vague est ce demi-scepticisme intellectuel, fort à la mode aujourd'hui, qui, incapable de porter le poids de l'Idée

totale, et craignant d'autre part de s'emprisonner dans une profession de foi partielle, flotte entre la demi-affirmation et la demi-négation de toutes choses; sorte de dilettantisme élégant, de bienveillance universelle et sceptique, sérieuse et souriante, qui fut l'esprit de Renan, différent quoique voisin du ricanement léger de Voltaire. Certes, de Voltaire à Renan, le progrès est considérable, et l'esprit moderne est infiniment supérieur à l'esprit voltairien. Mais j'ajoute: à quoi servirait ce progrès, s'il ne devait pas aboutir? L'esprit moderne prépare l'avenir, comme le chaos prépare le monde. »

L'intention de M. S. est donc excellente. Il écarte la simple entente « négative », celle qui n'est qu'une fusion dans le vide et dans le nuage. Il veut l'entente positive, dans « l'unité de foi », laquelle, dit-il, est « la plus profonde de toutes »; en conséquence il cherche, au sein des religions particulières, les grands traits de la religion universelle « que le monde possède sans le savoir » (p. 10). Il examine, à ce point de vue, les questions de l'homme, de Dieu et de l'homme-Dieu. Ce sont les trois parties de son livre. Il fait ressortir avec raison que la vraie religion doit être à la fois divine et humaine, donc humano-divine. S'il eût expliqué que le christianisme bien compris est cette religion humano-divine, et s'il l'eût démontré par des arguments sérieux, profonds, c'eût été parfait.

Malheureusement, M. S. cause au lieu de démontrer; il fait de la poésie, au lieu de philosophie et de théologie; il raisonne à la façon de Hello, qu'il appelle « un grand penseur » (p. 172), et qui ne fut qu'une tête très confuse, pleine d'à peu près, de mots à effet, de romantisme creux et de fantaisie. M. S. a des raisonnements par trop naïfs sur la trinité (p. 189 et 203), sur la transsubstantiation, qui, dit-il, « est une des plus grandes lois de la nature », comme si l'on pouvait comparer « l'humus qui s'épanouit en verts bourgeons » avec le pain qui devient substantiellement la chair du Christ. Tout ce livre est rempli de pareilles confusions. L'auteur voudrait nous faire croire aussi à la modération de la hiérarchie catholique-romaine, notamment de l'infaillibilité du pape, relativement à l'autorité des *imans* de l'islamisme, des *guras* de l'Inde et des *lamas* du Thibet (p. 193). C'est trop de bonté. L'auteur fait de l'humour, je pense, lorsqu'il parle des deux infinis étiquetés par M. Guimet dans son Musée des religions: la foi religieuse et la bêtise

humaine. Ne nous servons pas de celle-ci pour arriver à celle-là. La foi religieuse doit être sérieuse et traitée sérieusement; c'est ce qui manque dans trop de pages de ce livre, malgré l'incontestable droiture des intentions.

H. Taine: **Pages choisies.** Paris, Hachette, in-16, 1908, fr. 3. 50.

Pour quiconque n'a pas lu les attaques de M. Aulard contre Taine, ce volume est charmant de variété et de pittoresque. Il touche à tout, car Taine s'est occupé de tout et aucune des choses humaines ne lui est restée étrangère. Très amusant dans ses jugements sur l'Angleterre et notamment sur le protestantisme anglais, il devient très perspicace et suggestif au sujet du christianisme et de son rôle social, ainsi que de l'opposition entre le catholicisme (lire *romain*) et la science.

Taine évalue ainsi l'apport du christianisme dans nos sociétés modernes, ce qu'il y introduit de pudeur, de douceur et d'humanité, ce qu'il y maintient d'honnêteté, de bonne foi et de justice : « Ni la raison philosophique, ni la culture artistique et littéraire, ni même l'honneur féodal, militaire et chevaleresque, aucun code, aucune administration, aucun gouvernement ne suffit à le suppléer dans ce service. Il n'y a que lui pour nous retenir sur notre pente natale, pour enrayer le glissement insensible par lequel incessamment et de tout son poids originel notre race rétrograde vers ses bas-fonds; et le vieil Evangile, quelle que soit son enveloppe présente, est encore aujourd'hui le meilleur auxiliaire de l'instinct social. » Inutile de faire remarquer que, pour Taine, le « vieil Evangile » n'est nullement le catholicisme romain. Celui-ci, il le juge pour ce qu'il vaut, quoique avec une grande modération; il voit dans les deux dogmes de la transsubstantiation selon le Concile de Trente, et de l'infaillibilité du pape selon le Concile du Vatican, un « empêchement à jamais » de toute réconciliation entre la science et la foi romaine. Le malheur, en France, est que beaucoup s'accommodent très bien de cette opposition : vraies commodes à deux tiroirs, l'un où l'esprit rit de la croyance irréfléchie, l'autre où la croyance irréfléchie rit de l'esprit.

Chacune des pages de ce volume contient une idée à méditer, un trait à poursuivre, un jugement à contrôler, une

insinuation à creuser. Même si l'on est d'un avis différent, on est invité à réfléchir et à tirer profit de tout. Philosophes, critiques littéraires, artistes, historiens, politiciens, tout le monde a plaisir à lire ce volume. E. M.

G. Tyrrell : **Lettre à un Professeur d'anthropologie.** Paris, E. Nourry, in-12, 101 p., 1908, 1 fr. 25.

Cette Lettre a été écrite en 1905, alors que l'auteur était encore membre de la Compagnie de Jésus. C'est ce qui en fait non pas la valeur (car sa valeur est dans sa doctrine même), mais le piquant : car il est piquant de voir un jésuite, alors des plus considérés et des plus considérables, juger la théologie, les théologiens, l'Eglise romaine elle-même, avec une telle liberté. L'auteur l'a écrite à un anthropologue, qui voyait de plus en plus l'abîme béant entre les dogmes romains et les sciences ; il l'a écrite de la meilleure foi du monde pour l'engager à ne pas sortir de l'Eglise romaine. Ce sont les raisons qu'il donne qui ont paru intolérables à Rome, et on ne le comprend que trop. Le P. Tyrrell raconte avec une très grande franchise comment sa Lettre a été éventée, analysée dans le public ; comment son général l'a mis en demeure de se rétracter, comment il refusa et sortit finalement de la Compagnie. Après cette intéressante introduction, suit la traduction française de la Lettre avec quelques notes explicatives.

Il faut la lire très attentivement. Ce n'est pas que tout m'y paraisse parfait. Par exemple, je ne puis comprendre les passages où le P. T., tout en reconnaissant les erreurs de l'Eglise romaine, presse son ami de ne pas la quitter. Cette façon d'être Romain devant le public et de ne l'être pas devant Dieu, me répugne profondément. Le P. T. avoue, d'une part, que l'Eglise romaine, loin d'être l'Eglise invisible, n'est qu'une partie de l'Eglise visible, « pleine de contorsions, de défauts, d'excès » (p. 83) ; et cependant, d'autre part, il propose de l'envisager « comme *identique* à ce corps apostolique, missionnaire et en quelque sorte militant envoyé par le Christ pour prêcher et préparer le royaume de Dieu » (p. 86). Je vois entre ces deux assertions une grave contradiction. Je vois, de plus, dans la théorie et dans l'attitude du P. T., une perte parfaitement

inutile de force morale. En restant dans son isolement à la manière de M. Loisy, il ne fait même pas un mouvement, il ne fonde rien de positif, son effort meurt avec lui, son acte de résistance n'est transmis à personne et personne ne le continue. C'est un simple coup d'épée dans l'eau. Dœllinger, qui accueillit un instant cette idée de protester simplement pour protester, n'eut pas de peine à s'apercevoir de son inutilité et de son erreur, et il se rallia aussitôt à la résistance active en groupe vivant, compact, et en église militante. Puisse le P. T. le comprendre à son tour, et sortir de l'inactivité malheureuse à laquelle il se condamne si illogiquement !

Mais si l'on ne prend dans cette Lettre que les très belles choses qui s'y trouvent, et si on en laisse de côté les illogicités susdites, on arrive avec l'auteur à une très grande largeur d'esprit. Soyez de l'Eglise invisible, dit-il, faites partie du Royaume de Dieu; voilà l'essentiel, car alors vous êtes en union avec Dieu et avec toutes les âmes de bonne foi qui ont vécu de Dieu et en Dieu. — Ce qu'il dit des défectuosités des Eglises visibles (p. 92), doit être médité avec grand soin et humilité par toutes. Quant à la théologie, quant aux théologiens, quant au clergé et à son esprit de corps, quant aux « controversistes à trique » (p. 23), quant à « la débâcle de la formule » (p. 64), voici comment il les juge :

« Nous ne pouvons dire que la foi la plus profonde aille toujours la main dans la main avec la théologie la plus orthodoxe ou qu'elles ne puissent pas être en proportion inverse l'une de l'autre... Je ne pense pas qu'une obscurité passagère de la théologie soit très surprenante et très alarmante, moins que jamais quand elle se produit chez un homme dont la foi et la bonne volonté sont grandement évidentes et qui, par conséquent, possède en lui la racine de l'arbre... Vous devriez hésiter à prendre la théologie aussi sérieusement que les théologiens *voudraient nous le faire faire.* Faites la part de l'esprit de corps et de ce que l'étroitesse de vue, inhérente à toute spécialisation, ne présente qu'une seule face du problème. Après tout, l'horizon catholique est plus étendu que l'horizon ecclésiastique. Le théologien est naturellement porté à placer tous les détails et tous les rapports qu'il étudie sous l'égide de la foi, sans prendre garde à la différence qui existe entre les faits de l'expérience religieuse et leur analyse et expres-

sion; il est tenté d'affirmer que personne ne peut vivre la vie de la foi, à moins d'en avoir accepté d'abord toute l'analyse théologique... Les théologiens se sont montrés négligents dans leurs calculs; ils sont menacés de banqueroute, banqueroute qui laisserait Dieu aussi immuable dans son ciel que le furent les étoiles après la banqueroute du système de Ptolémée. Quel jugement porterait un comité de docteurs à l'ancienne mode sur un traité d'hygiène qui parlerait en termes similaires des drogues et des médecins?...»

Le P. Tyrrell en veut terriblement aux théologiens. Il n'a pas seulement contre eux de l'humour et du bon sens, mais du courage. «Ne soyons pas terrifiés, dit-il, quand ils s'affublent des pompes de l'Eglise et nous foudroient, en Son nom, de leurs anathèmes. Leur domination actuelle n'est qu'un épisode passager dans l'histoire de l'Eglise. Déjà la théorie de leur autorité est tendue jusqu'à l'extrême et *s'étouffe elle-même* par ses contradictions inhérentes et présomptueuses.» Etc.

Bref, toute la partie du livre où le P. T. démolit la fausse théologie, les théologiens «à trique», les abus d'autorité de l'Eglise visible et notamment de l'Eglise romaine (p. 81-84), est pleine d'esprit et de vérité; c'est partie gagnée, et l'avenir le montrera toujours de plus en plus. La partie où l'auteur explique la notion de la foi (p. 71-78), la vie en Dieu et avec Dieu, l'âme de l'Eglise, la manière de comprendre la Providence divine et le vrai catholicisme (p. 85-95), est très importante; on ne saurait assez la méditer. Elle montre la force de la pensée de l'auteur, sa foi, son christianisme profond. Rome, qui anathématise le P. T., lui devrait, au contraire, de la gratitude pour son extrême condescendance: car, s'il ne voit guère en elle que «le tronc charbonneux d'un arbre fendu par la foudre et mis en pièces par les antans», la cause «plus responsable de tous les schismes que les schismatiques eux-mêmes» (p. 81), cependant il maintient encore qu'elle est «un essai, non arrivé encore à sa maturité, de cette association religieuse qui doit assurer le commerce le plus complet *et le plus libre* entre ses différents membres et le Grand Tout, c'est-à-dire entre l'âme et Dieu.» Quelle illusion!

E. Michaud.

Lic. Alfr. Uckeley: **Die moderne Dorfpredigt.** Eine Studie zur Homiletik. Leipzig 1908. 98 S. Mk. 1. 80.

Der Ruf nach „moderner" Predigt ergeht schon lange auch für das Land. Gegenüber Verkennungen der hier in Betracht kommenden Verhältnisse weist der Verfasser im 1. Teile seiner Arbeit in ruhiger und klarer Weise nach, wie trotz des modernen Bildungsganges und Bildungstriebes, an dem auch der heutige Dorfbewohner Anteil hat, doch eine Anzahl Grundbedingungen für ihn bestehen bleiben, an welche die Predigt immer wieder, sei es bestätigend oder berichtigend, anknüpfen muss: Gottesfurcht und Gottvertrauen, nach der ethischen Seite hin die Auffassung des Bauern „von einer Art Rechtsverhältnis, das zwischen ihm und Gott vorhanden sei, wobei er bei leidlicher Erfüllung der von Gott an ihn gestellten Anforderungen zu jenem das Vertrauen haben könne, dass er es an Segen und Gnadenerweisung im Haus, in Stall und Feld nicht werde fehlen lassen" (S. 22). Ein überaus wichtiger Faktor für die Dorfpredigt ist die Rücksicht auf die von den Vätern ererbte Sitte bezw. Unsitte innerhalb und ausserhalb des kirchlichen Lebens, die dem Bauern das Auswachsen zu einer individuellen Persönlichkeit erschwert und ihn gewissermassen zu einem Gruppenwesen macht. Kirchenkundliche Geschichtsstudien, vor allem volkspsychologische Beobachtungen sind unerlässliche Hülfsmittel moderner Dorfpredigt im guten Sinne, dazu eine Form, die mit Verständnis in bäuerliche Denkweise und Bilder eingeht, ohne trivial zu werden und den Takt zu verletzen, den man den Wahrheiten des Evangeliums unter allen Verhältnissen schuldet. Der grundsätzlichen Darstellung folgt eine praktische Würdigung moderner Dorfprediger, die Predigten in Druck gegeben haben: G. Frenssen, K. Hesselbacher, Erwin Gros, Alfr. Eckert.

Altkatholischen Geistlichen, die Dorfgemeinden zu pastorieren haben, kann die Schrift von U. manchen trefflichen Fingerzeig geben. G. M.

Petites Notices.

* W. Bousset: *Das N. T. und die vergleichende Religionswissenschaft* (in der neuen « Patria »). Berlin-Schöneberg, Verlag der « Hilfe », G. m. b. H., 1908. — Dans ce court, trop court résumé, sont condensées de nombreuses et très importantes idées sur l'évolution qui s'opère, depuis une cinquantaine d'années, dans le monde théologique. Ceux qui craignent la critique théologique et qui croient qu'elle va annihiler peu à peu le christianisme, n'ont qu'à lire cette substantielle étude. Ils y verront où ont mené les efforts de syncrétisme religieux, soit à l'époque de la captivité des Juifs à Babylone, soit surtout au IIe siècle de notre ère, où les éléments égyptiens et gréco-latins ont été utilisés. On commence aujourd'hui à entrevoir la grandeur et la sublimité de l'épopée chrétienne. J'en ai dit quelques mots dans mon petit volume: « Les enseignements essentiels du Christ. » L'étude de M. Bousset me semble faite dans le même esprit. « So zeigt uns die Religionsgeschichte in lichter Deutlichkeit diese merkwürdige Geschichte des Werdens und des Wachstums der Christologie, diesen wundervollen Prozess, in welchem die gläubige Gemeinde alles, was von religiöser Verehrung in der sie umgebenden Welt vorhanden war, auf die eine Person Jesu von Nazareth hinlenkte, ihm alle Ehren gab und alle Kränze und Kronen der Welt ihm zu Füssen legte (S. 18)... Deshalb sind auch die Bedenken derer, die den Arbeiten der vergleichenden Religionsgeschichte, soweit sie das Gebiet des N. T. betrifft, mit Angst und Sorge gegenüberstehen, unbegründet. Denn ist das Christentum keine originale schöpferische Lebensmacht, so würde alle Kraft und Gewalt es auch so nicht davor bewahren, in seine Bestandteile auseinanderzufallen. Ist es aber eine solche, so wird keine Religionswissenschaft imstande sein, sie zu zerstören, weil sie an das Geheimnis des Lebens niemals heranreicht; vielmehr wird alle derartige Arbeit nur dazu dienen, *den Kern, das Wesenhafte und das Originale* klarer heraustreten zu lassen » (S. 20).

* *Collection Lietzmann.* Bonn, Marcus & Weber's Verlag, 1908. — Les lecteurs connaissent déjà quelques-uns des « Petits textes » que publie le savant professeur de Iéna, pour faciliter aux étudiants les études de philologie et de théologie.

Cette collection est en pleine prospérité. Je signalerai, entre autres: Aramäische Urkunden zur Geschichte des Judentums im VI. und V. Jahrhundert vor Chr. (Staerk); — Zwei neue Evangelienfragmente (Swete); — Reste des Petrusevangeliums, der Petrusapokalypse und des Kerugma Petri (Klostermann); —Lateinische christliche Inschriften mit einem Anhang jüdischer Inschriften (Diehl); — Das Muratorische Fragment und die Monarchischen Prologe zu den Evangelien (Lietzmann). On remarquera dans ces prologues monarchistes l'ordre de placement: Marc est le dernier. Ceux qui pensent que l'Evangile de Marc est le plus récent de nos Evangiles et non le plus ancien, auront plaisir à ce détail. Peut être la vérité est-elle dans l'union des deux opinions: car il peut y avoir eu un Evangile de Marc, premier en date, retouché ensuite et devenu par ses retouches le plus récent. Le fait que celui-ci a éliminé ou ignoré l'évangile de l'enfance, et qu'il a commencé la théophanie ou la vie messianique au baptême du Christ, n'est-il pas bien caractéristique dans les deux hypothèses?

* Otto Erhard: *Der Bauernkrieg in der gefürsteten Grafschaft Kempten.* Nach gedruckten und ungedruckten Quellen bearbeitet. Kempten und München, Jos. Köselsche Buchhandlung, 1908, 120 S. — Frisch und anregend geschrieben, klar in der Darstellung, mit einem umfassenden Nachweis des vorhandenen Quellenmaterials, ist die Schrift ein willkommener Beitrag zum Verständnis der grossen Erschütterungen des Jahres 1525, ihrer wirtschaftlichen Ursachen und ihres religiösen Einschlags. E. K. Zelenka.

* Foucher de Careil: *Descartes, la princesse Elisabeth et la reine Christine,* d'après des lettres inédites. Nouvelle édition. Paris, Alcan, in-8°, 4 fr., 1909. — On n'a pas à présenter au public le comte Foucher de Careil. On sait quelle fut l'œuvre de cet obstiné chercheur, enlevé trop tôt à la science, et quelles contributions ont apportées à l'histoire de la philosophie ses nombreux travaux, ceux notamment qui se rapportent à Leibniz et à Descartes. Elisabeth de Bohême, princesse palatine, fut un esprit supérieur, une âme ardente et tourmentée. Adepte passionnée, dans sa jeunesse, de la philosophie cartésienne, elle entretint avec Descartes un commerce épistolaire très suivi. Celui-ci, qui professait pour son élève la plus

haute estime intellectuelle (estime où se mêla peut-être un sentiment tendre), lui a écrit quelques-unes de ses lettres les plus substantielles. Les lettres de la princesse ne le cèdent en rien à celles du philosophe, et M. Foucher de Careil en a fait ressortir avec beaucoup de bonheur l'extrême originalité. Elisabeth est une romantique avant l'heure. Elle fut atteinte, dès 1640, de ce qu'on devait appeler deux cents ans plus tard, le « mal du siècle ». Le volume se termine par quelques lettres échangées entre Elisabeth et l'Electeur palatin, son frère, ce prince intelligent et libéral qui gardera, devant l'histoire, l'honneur d'avoir offert à Spinoza une chaire de philosophie à Heidelberg. — Voir la *Revue,* 1903, n° 41, p. 113; n° 42, p. 257-282.

* Lic. Grützmacher: *Systematische Theologie. Die Theologie der Gegenwart,* II. Jahrgang, 1. Heft. Leipzig 1908. 80 Pfg. — Das empfehlende Wort, das wir dem I. Jahrgang obiger Zeitschrift gewidmet haben (Revue 1908, S. 623), können wir hier nur wiederholen. Das vorliegende Heft bespricht gemäss dem Programm des Unternehmens die wichtigsten Neuerscheinungen von 1907 auf dem Gebiete der systematischen Theologie mit Einschluss der prinzipiellen und systematischen Philosophie sowie der mit dem Christentum in Beziehung tretenden naturwissenschaftlichen und literarischen Arbeiten. G. M.

* Dr. Joh. Jeremias: *Wehr und Waffen im Streite um den Gottesglauben.* Leipzig 1908. 44 S. 80 Pfg. — Entgegen den modernen Religionsanschauungen, in denen « Gott tot ist », namentlich dem Monismus gegenüber, entwickelt das mit grosser Wärme geschriebene Büchlein den auf das unverrückbare Fundament der Bibel gegründeten christlichen Gottesglauben und die Beweise für denselben. G. M.

* Dr. Joh. Kunze: *Die Übergabe der Evangelien beim Taufunterricht.* Leipzig 1909. 64 S. Mk. 1. — Die — vorher im wesentlichen in der Neuen kirchlichen Zeitschrift 1908 erschienene — Abhandlung will einen Beitrag zur ältesten Geschichte des Katechumenates, des Neuen Testamentes und der Glaubensregel geben, und zwar speziell zu der im Titel genannten Frage der « traditio evangeliorum » beim Taufunterricht. Diese bestand in der Mitteilung der Anfänge der 4 Evangelien beim (nach dem ordo Romanus) dritten Scrutinium, der « apertio aurium » und findet sich u. a. im sacramentarium Gelasianum,

während sie später verschwindet. Kunze weist rückwärts nach, dass diese traditio quattuor evangeliorum in die vorgnostische Zeit zurückreicht. G. M.

* Dr. G. H. Müller: *Zur Synopse.* Göttingen 1908. 60 S. Mk. 2. 40. — Die Abhandlung bildet das 11. Heft der von Bousset & Gunkel herausgegebenen «Forschungen zur Religion und Literatur des Alten und Neuen Testaments». Der Verfasser — Philologe — will die Arbeitsweise des Lukas und Matthäus sowie deren Quellen, namentlich die «Spruchquelle», untersuchen. Dies geschieht auf Grund einer im Anhang aufgestellten Synopse Mark.-Luk.-Matth. Ohne dass selbstverständlich bei dem hypothetischen Charakter der Frage eine einwandfreie Lösung zu stande kommt, muss doch die sehr fleissige Arbeit als ein weiterer Beitrag zur Aufklärung des schwierigen Problems der Synopse bezeichnet werden. G. M.

* Dr Ph. Münch: *Wie kann ich mich von der Wahrheit oder Unwahrheit des Christentums überzeugen?* Leipzig, Born, in-16, 72 S. — A la bonne heure! Voilà une question nettement posée. La vérité a tout à gagner à être cherchée, examinée, traitée franchement. Nous sommes à une époque où toutes les opinions, toutes les philosophies, toutes les religions, tous les systèmes doivent être discutés. Donc discutons, mais discutons bien, et surtout rendons-nous compétents pour discuter exactement les questions soulevées. L'auteur est philosophe et il pense que la philosophie a un grand rôle à jouer relativement au judaïsme et au christianisme. Il a raison: une bonne philosophie sur Dieu, sur la création, sur la Providence, sur la vie et ses devoirs, telle est la vraie base du christianisme bien compris. Questions difficiles, réponses contradictoires; il faut tout connaître et tout critiquer.

* A. C. Ott: *Eloi d'Amerval und sein «Livre de la Diablerie».* Erlangen, Junge, in-8°, 107 p., 1908. — On peut rapprocher cette étude de celles qu'a publiées M. Ch. V. Langlois sous le titre de «La vie en France au moyen âge d'après quelques moralistes du temps» (voir *Revue,* oct. 1908, p. 807-809). C'est une contribution très documentée et d'une érudition très consciencieuse, pour l'histoire de la fin du XVe siècle; elle fait grand honneur au jeune et savant professeur de Francfort. Elle est précieuse surtout pour les historiens de la langue fran-

çaise; ils y trouveront quantité de remarques intéressantes sur les mots, les proverbes, les gallicismes du temps, etc. Les moralistes y verront une fois de plus le mélange, très déplaisant aujourd'hui, mais très ordinaire à l'époque en question, du dévotisme et du dévergondage. L'auteur est prêtre et son langage est parfois d'une crudité révoltante. Les théologiens constateront de nouveau, dans cet amas de superstitions et de bagatelles, la nécessité, tant de fois démontrée, d'une réforme religieuse et ecclésiastique.

* A. Pfeiffer u. a.: *Die neuen Alttestamentlichen Perikopen der Eisenacher Konferenz.* Exegetisch-homiletisches Handbuch. 2. Aufl. Leipzig 1909. — Alttestamentliche Perikopen bilden besonders bei vieljähriger unausgesetzter Predigtpraxis eine willkommene und im Grunde wenig angewandte Abwechslung. Welch ein Reichtum an Gedanken und Beziehungen auf die christliche Predigt sich im A. T. findet, zeigt vorstehendes, soeben in 2. Auflage erscheinendes Werk. Freilich ist eine unerlässliche Voraussetzung für solche homiletische Anwendungen ein gründliches exegetisches Verständnis der betreffenden alttestamentlichen Stellen und Abschnitte. Dieses vermittelt das Handbuch in durchaus wissenschaftlicher Weise für jede einzelne Perikope, um daran praktisch ausgeführte Predigtskizzen oder Entwürfe und Dispositionen anzuknüpfen. Die neue Auflage soll in ca. 11 Lieferungen erscheinen; die erste (Advent bis Sonnt. 1 Weihn.) umfasst 80 S. Lex.-8°. (Preis Mk. 1.) G. M.

* D. E. Preuschen: *Vollständiges Griechisch-Deutsches Handwörterbuch zu den Schriften des Neuen Testamentes und der übrigen urchristlichen Literatur.* Giessen 1908. — Die 2. Lieferung dieses von uns in der Revue 1908, S. 824 besprochenen Werkes ist erschienen und reicht von ἄργυρος bis εἰ (Sp. 162-319). Wir weisen wiederholt auf das bedeutsame Unternehmen hin. G. M.

* Ruskin: *Pages choisies,* avec une Introduction de R. de la Sizerane. Paris, Hachette, in-16, 3 fr. 50, 1908. — Ce volume n'est point déplacé dans cette Revue. On pourrait presque dire qu'il y est chez lui. Car Ruskin a dit: « Aucun de mes vrais disciples ne sera jamais un *Ruskinien;* il suivra non mes préceptes, mais les propres instincts de son âme et l'impulsion de son Créateur. » De même, nous disons: Aucun ancien-catho-

lique n'est un catholique étroit et exclusif, mais un catholique vraiment universel, vraiment chrétien, attaché par son âme aux enseignements et aux impulsions du Christ. De part et d'autre, c'est le même amour de la nature, de la vérité, de la sincérité, le même effort pour ramener la vie spirituelle dans ses vraies voies par des réformes profondes. De part et d'autre, il y a eu les railleries de ceux qui n'ont pas compris. Mais, de part et d'autre aussi, on peut dire avec M. de la S.: « Cette tentative laisse une trace lumineuse. Si l'on ne regarde qu'un instant, c'est un échec. Si l'on regarde plus longtemps et plus loin, c'est un souffle nouveau de vie qui, indéfiniment, s'insinue dans les formes diverses de l'organisme social et les rajeunit. » Nous recommandons vivement ce très intéressant volume; les âmes élevées ne peuvent qu'en profiter, elles sauront dégager la réalité de l'utopie.

* W. Schirmer: *Weisst du es noch?* Skizzen und Bilder aus Amt und Leben. Konstanz, Ernst Ackermann. Preis Mk. 1.80. — Das Buch von Schirmer ist für nachdenkliche Leser geschrieben, für Menschen, die sich zu sammeln verstehen. Die innere Sammlung aber, die sie vollziehen, findet den Gehalt alles echten Lebens beschlossen in Gott. Die Selbstbesinnung, zu der Schirmers Betrachtungen anleiten wollen, mündet darum notwendig immer wieder in die Tiefe religiöser Erkenntnis ein. Diese Erkenntnis ist hier jedoch nicht in einem theologischen Begriffsnetz versponnen, sie lässt vielmehr statt der Begriffe die Tatsachen reden, die Tatsachen, die sich vor jedes ernste Menschenleben stellen und zum wenigsten innerlich bewältigt werden müssen: Sünde und Schuld, Kummer und Sorge, Leben und Sterben. Dazu treten die Fragen, welche sich aus der besonderen Lage unserer Zeit ergeben: Fragen der Erziehung, die Frauenfrage, religiöse Fragen . . . Zu all dem nimmt Schirmer in eigentümlicher Art Stellung und seine Antwort zeigt überall den Reiz des Persönlichen. Es ist ein gedankenvolles und schönes Buch, das er uns bietet. Möge es viele und dankbare Leser finden!

* W. Schmidt: *Die verschiedenen Typen religiöser Erfahrung und die Psychologie.* Gütersloh, Bertelsmann, in-8°, 318 S., 1908, Mk. 5. — Die Frage der Mitarbeit, welche die Psychologie der Religionsforschung zu leisten imstande sei, ist durch die ins

Französische 1906 und ins Deutsche 1907 übersetzten Gifford-Vorlesungen des Psychologen an der Harvard-Universität William James «The varieties of religious experience, a study in human nature» in ein bedeutsames Stadium getreten.

Dieser Umstand ist der Anlass des vorliegenden Buches geworden. Von der grundsätzlichen Anerkennung einer Mitarbeit aus nimmt es in fortlaufender Auseinandersetzung Stellung dazu, erörtert im zweiten Teil «das Ressort der Psychologie», um dann im dritten von dem psychologischen Wägen und Wiegen des religionsgeschichtlichen Materials für die Probleme des Wesens der Religion und ihrer Entstehung, ihrer Entwicklung und deren Stufen wie Stadien Nutzen zu ziehen. — Eine beachtenswerte Schrift.

* Dr. W. Walther: *Pauli Christentum Jesu Evangelium.* Leipzig 1908, 51 S., Mk. 1. — In der bekannten Frage, ob Paulus die Religion Jesu zum Teil oder ganz alteriert habe, wie sie namentlich von der «religionsgeschichtlichen» Richtung bejaht wird, ergreift der Rostocker Professor das Wort zu einer entschiedenen Verneinung. Die mit grosser Ruhe und Wärme geschriebene Abhandlung kommt zu dem Ergebnis, dass die Quellen eine verschiedene Wertung der Lehre Jesu und Pauli nicht erlauben, vielmehr ist die letztere «die unter der neuen Situation und der dadurch bedingten neuen Fragestellung neuformulierte Lehre Jesu... das Christentum Pauli ist nicht eine andere Religion als das Evangelium Jesu.» G. M.

* Dr. W. Walther: *Zur Wertung der deutschen Reformation.* Leipzig 1909, 338 S., Mk. 5. 60. — Eine Sammlung zerstreut veröffentlichter Abhandlungen bezw. Vorträge wird uns hier geboten, die den Wert der deutschen Reformation teils gegenüber der römischen Kirche, teils im Gegensatz zu den Schwärmern darstellen sollen, u. a.: Katholische Versuche aus früherer Zeit, die Psalmen «nutzbar» zu machen (u. a. ein Psalmenmanuskript von 1614, das jeden Psalm auf Maria bezieht); die Früchte der römischen Beichte (mit zahlreichen Bezugnahmen auf Bellarmin); Luthers Bibelübersetzung kein Plagiat; Luthers spätere Ansicht über den Jakobusbrief (die stroherne Epistel); Luthers Ende; Melanchthon als Retter der Schätzung der Wissenschaft; das Zeugnis des heiligen Geistes nach Luther und nach moderner Schwärmerei (Gemeinschaftsbewegung u. ä.) —

Die Aufsätze sind nach Form und Inhalt mit ihren zahlreichen interessanten Details wohl geeignet, unsere Beurteilung Luthers und seines Werkes zu vertiefen. G. M.

* Max WERNER: *Das Christentum und die monistische Religion.* Berlin, Karl Curtius, in-8°, 202 S., 1908, M. 2. — L'auteur est convaincu que les progrès actuels de l'humanité exigent une religion nouvelle, qui soit à la hauteur de ces progrès. Il estime que le christianisme doit être remplacé. Malheureusement il le juge d'après certains enseignements *théologiques* qui ne lui paraissent pas cadrer avec les progrès de la science et de la philosophie; il confond le vrai christianisme avec cette théologie. Le 17e chapitre de sa première partie fait rentrer dans le christianisme le Syllabus et l'encyclique de Pie X contre les modernistes. C'est triompher à bon compte. Dans la IIe partie, le chapitre intitulé : *Die monistische Kirche* indique les réformes qu'il voudrait introduire. Je doute qu'il soit suivi. C'est dommage que des esprits sérieux, réfléchis, sincèrement religieux, mêlent à des considérations très justes des opinions inacceptables et non pratiques. De la sorte, d'excellentes forces sont inutilement perdues.

Ouvrages nouveaux.

Chez Bloud (Paris, place St-Sulpice, 7): H. E. OXENHAM, Histoire du dogme de la Rédemption, trad. de l'anglais par J. Bruneau; in-16, 1909, 4 fr. — J. TOUZARD, Le Livre d'Amos, in-16, 1909, 3 fr. — VALLÉE POUSSIN, Le Védisme, in-16, 1909, 1 fr. 20. — *Ces ouvrages seront étudiés dans la prochaine livraison.*

Félix BOVET : Pensées. St-Blaise, Foyer solidariste, 1909, 3 fr. 50.

A. BULLINGER : Klarlegung des Hegelschen Gottesbegriffs. München, Ackermann, in-8°, 48 S.

R. ENGDAHL : Beiträge zur Kenntnis der Byzantinischen Liturgie. Fünftes Stück der neuen Studien zur Geschichte der Theologie und der Kirche, herausgegeben von N. Bonwetsch und R. Seeberg. Berlin, Trowitzsch, in-8°, 149 S., 1908, Mk. 6.

Dr. Ph. Kneib: Moderne Leben-Jesu-Forschung unter dem Einflusse der Psychiatrie. Mainz, Kirchheim, in-8°, 76 S., 1908 Mk. 1. 20.

Dr. J. Lepsius: Das Reich Christi, 1908, Nr. 6-8 Die Muhammedanische Welt von heute. — Was ist das Reich Gottes? (Feldweg). Potsdam, Tempel-Verlag.

Chrys. Papadopoulos: *Κυριλλος Λουκαρις. Εν Τεργεστη*, 1907, 91 p.

J. Psichari: Essai sur le grec de la Septante. Paris, Klincksieck, 1908 (Extrait de la Revue des études juives).

Lic. J. Warneck: Die Religion der Batak. Ein Paradigma für animistische Religionen des Indischen Archipels. Leipzig, Dieterich, in-8°, 136 S., M. 4.

Zeitschrift für Brüdergeschichte, 1908, Nr. 1 und 2. Herausgegeben von J. Th. Müller (Herrnhut) und G. Reichel (Gnadenfeld).